

## Evariste, ou l'éclatante lumière dans l'effroi de la tempête, enveloppée à jamais de ténèbres

*Hervé Dumez*



*Giorgone, la tempête,  
vers 1507*

À vingt-cinq pas, de profil, le jeune homme frêle, presque encore un enfant, n'offre pas une cible bien grande. Il lève le bras, le tient tendu, mais ne tire pas. Son adversaire, lui, ne manifeste aucune hésitation et appuie sur la gâchette. Il le touche au ventre. L'intestin, dira l'autopsie, a été perforé en plusieurs endroits. Ce n'est qu'au bout de deux jours de souffrances horribles que la mort finit par survenir, le 31 mai 1832. Il avait vingt ans et sept mois.

Lorsqu'on ramassa son pistolet, on s'aperçut qu'il n'était pas chargé. Soit qu'il n'eût pas voulu tirer sur un camarade républicain, soit qu'il eût souhaité disparaître, comme son père avant lui. Le 2 juin, sa dépouille est accompagnée en délégation par deux ou trois mille républicains surveillés de près par la police et déposée dans la fosse commune du cimetière Montparnasse. C'est une répétition. Trois jours plus tard, l'enterrement du général Lamarque tourne, lui, à l'émeute républicaine. Paris est placé en état de siège. La répression fait huit cents morts.

C'est pour une jeune femme dont il était tombé amoureux qu'il s'est laissé tuer. La veille du duel, il avait écrit quelques lettres déplorant le ridicule de sa situation, s'en énervant (« *C'est dans un misérable cancan que s'éteint ma vie.* ») et annonçant sa disparition, ce qui semble confirmer la thèse d'une sorte de suicide. L'une de ces lettres se termine par une épitaphe étrange rédigée par lui, à ses yeux un résumé de sa vie : *Nitens lux, horrenda procella, tenebris aeternis involuta* (Éclatante lumière, dans l'effroi de la tempête, enveloppée à jamais de ténèbres).

La famille croira toujours fermement au complot politique. Mais le duel a bien eu lieu entre républicains, et le pistolet n'était pas chargé. Les lettres soulignent le désaccord profond du jeune homme avec le monde, leur impossible conciliation. Et la jeune femme l'avait repoussé.

Il l'avait rencontrée dans une maison de repos où on l'avait placé en le faisant sortir de prison, comme on craignait qu'il ne fût atteint du choléra. Quelque temps auparavant, il dirigeait en uniforme de garde national une petite troupe qui entendait fêter le 14 juillet et la police l'avait facilement arrêté dans une souricière tendue sur le Pont-Neuf. Il avait pris six mois ferme pour port illégal d'uniforme,



Portrait d'Edith, 1917

alors qu'il ne s'était pas attendu à une telle peine, pour un acte mineur. La sentence l'avait profondément abattu. Emprisonné à Sainte-Pélagie, il avait connu la promiscuité avec les ivrognes, les vieux grognards de l'empire, les traîne-ruisseaux, mais aussi les républicains sincères. Chaque soir, ces derniers chantaient la Marseillaise, chant subversif et interdit, et ils embrassaient un à un le drapeau tricolore avant d'aller se coucher. Raspail, l'éternel conspirateur anti-royaliste, médecin et bienfaiteur des pauvres, l'avait pris en affection, ainsi que Gérard de Nerval, incarcéré quant à lui pour tapage nocturne. Des heures durant, le jeune mathématicien marchait dans la cour, perdu dans ses élaborations théoriques. Cela lui allait, finalement : toute sa vie il aura eu horreur du tableau noir. Il poursuivait la recherche qu'il avait synthétisée dans un mémoire remis à Poisson pour que ce dernier le présentât à l'Académie. Ce grand savant l'avait finalement fait, avec ce commentaire : « *ses raisonnements ne sont ni assez clairs, ni assez développés pour que nous ayons pu juger de leur exactitude.* » À tourner dans la cour, absorbé, il énervait une partie de ses codétenus et un ivrogne l'avait défié un jour. Froidement, il avait interrompu ses pérégrinations et il était monté dans les étages. Lui qui n'avait jamais bu avait descendu d'un coup une bouteille d'alcool. Raspail avait dû le porter jusqu'à son lit et le veiller toute la nuit dans son semi-coma éthylique.

Ce n'était pas la première fois qu'il fréquentait Sainte-Pélagie. Lors d'un banquet républicain organisé au moment de la dissolution de la garde nationale considérée comme un foyer d'agitateurs républicains, des toasts avaient été portés à Robespierre. Lui s'était levé et en avait porté un au roi honni de tous, Louis-Philippe. On l'avait d'abord abondamment conspué et sifflé. Puis on avait remarqué que, s'il avait un verre dans une main, dans l'autre il tenait un couteau ouvert. Un frisson d'effroi silencieux avait alors traversé l'assemblée : cela pouvait être interprété comme un appel au régicide. Une partie des convives, Alexandre Dumas à leur tête, s'étaient aussitôt échappés par une fenêtre, paniqués et craignant d'être compromis. Le reste l'avait acclamé, entouré, et le cortège était allé danser autour de la colonne Vendôme. Le lendemain, il était arrêté chez sa mère, et enfermé pour un mois de préventive. À l'issue du procès, il avait été finalement acquitté par un jury populaire.

Il s'était engagé dans la garde nationale après avoir été exclu de l'École préparatoire (ainsi dénommée parce qu'elle préparait à l'agrégation ; par la suite, elle devait devenir normale dans un premier temps, et enfin supérieure). Lors de la révolution qui avait chassé Charles X en juillet 1830, les élèves avaient été enfermés dans l'établissement par le directeur, parce que certains, dont il était évidemment, avaient demandé à aller se battre. La révolution une fois confisquée par Louis-Philippe, le petit groupe avait adhéré à une société secrète de républicains et avait demandé au directeur qu'on leur donnât un uniforme et des armes pour qu'ils pussent s'entraîner à l'instar de leurs collègues de Polytechnique. Leur requête avait été bien évidemment repoussée. Le jeune meneur avait alors envoyé une lettre à la *Gazette des Écoles*, dénonçant l'attitude du directeur : deux jours après sa parution, il était mis à la porte de l'établissement. Dans le conseil qui avait prononcé son expulsion siégeait Poisson. Cette année-là, il avait aussi raté le prix de mathématiques de l'Académie :

son rapporteur, Fourier, était malencontreusement mort avant d'avoir pu analyser son mémoire, qu'on ne retrouva d'ailleurs pas dans ses papiers.

Plutôt qu'être élève de l'École normale, il aurait dû porter l'uniforme de Polytechnique. Deux années de suite, il en avait passé le concours. Il s'y était présenté précédé d'une aura. Ses professeurs de mathématiques à Louis-le-Grand étaient persuadés de ses dons exceptionnels. Ils passaient leur temps à expliquer à la classe les solutions très originales, inventées par cet adolescent surdoué, aux problèmes qu'ils posaient. Ils l'avaient encouragé à publier un article sur les fractions continues périodiques dans les *Annales de mathématiques*, alors qu'il n'avait que dix-sept ans, et à soumettre au plus grand mathématicien de son temps, justement professeur à Polytechnique, Cauchy, un mémoire pour que ce dernier en parlât à l'Académie. Manque de chance, le mémoire avait été égaré. Au concours de Polytechnique, surtout le second, les choses s'étaient mal passées. Attendu sans doute, il avait présenté une de ces solutions particulièrement innovantes dont il avait le secret au problème qu'on lui avait posé. Les examinateurs l'avaient provoqué et il avait répondu avec une certaine arrogance. Le ton était rapidement monté, d'autant qu'il savait que ce que lui disait un des examinateurs était faux. De rage, il aurait fini par lui envoyer à la tête le chiffon à craie du tableau noir et était en tout cas sorti en claquant la porte. Quelques semaines plus tard, son père qui était maire de Bourg-la-Reine depuis quinze ans, poussé à bout par une cabale sordide montée par le curé du lieu dans une période de réaction royaliste et cléricale, se suicidait. Effondré, l'adolescent conduisit les obsèques. L'entrée à l'École préparatoire avait été une planche de salut après l'échec à Polytechnique, mais très provisoire.

Son arrogance lui venait des avanies qu'il avait subies à l'âge fragile auquel il était entré à Louis-le-Grand. C'est dans la voie la plus prestigieuse qu'il avait intégré cet établissement, celle des humanités classiques. Au vu de ses capacités et connaissances en langues mortes, il avait d'emblée sauté plusieurs classes et s'était retrouvé tout petit au milieu de camarades plus âgés. Cela ne l'avait pas empêché de rafler les prix et accessits de latin et de grec. Mais, au bout de deux ans, parvenu au seuil de l'adolescence, il avait légèrement fléchi et développé surtout un comportement indiscipliné, marqué d'insolence parfois, de révolte. Le proviseur avait alors voulu le faire redoubler, son père s'opposant finalement à cette mesure vexatoire. L'enfant avait pourtant profondément ressenti cette humiliation. Se détournant partiellement des humanités, il avait décidé de s'inscrire en parallèle dans la filière méprisée, celle des mathématiques. En un temps record, il y montra des capacités extraordinaires, dévorant et maîtrisant à quinze ans les œuvres de Legendre et Lagrange.

Le grec et le latin lui avaient été enseignés par sa mère. Elle avait vu partir son petit Évariste de douze ans à Louis-le-Grand avec fierté, certes, mais une douleur poignante de cette séparation. Elle vécut longtemps et manifesta un esprit frondeur jusqu'à la fin, duquel son fils avait visiblement hérité. Avec son époux, elle tenait une école au milieu de la Grand'Rue de Bourg-la-Reine, devenu sous la Révolution Bourg-l'Égalité. L'institution avait connu une grande prospérité à cette époque, les établissements scolaires religieux ayant été dissous. La discipline y était serrée, mais



*Évariste Galois à 15 ans  
(dessin de sa sœur)*

la maison heureuse. Nicolas-Gabriel Galois était une figure locale très en vue du milieu révolutionnaire. Ayant négocié par la suite avec habileté le passage à l'Empire, il devint maire du Bourg lors des Cents Jours. Fait rarissime, les Bourbons à leur retour le maintinrent en poste.

Les recherches de ce petit jeune homme, en rébellion avec ce monde sombre qui brise ses enfants les plus beaux, moins par leurs résultats eux-mêmes que par les méthodes nouvelles qu'il inventa pour les obtenir, furent à la base des développements modernes des mathématiques.

C'est un autre professeur à Polytechnique, Joseph Liouville, qui les fait enfin connaître à l'Académie en 1843. Elles sont tellement importantes à ses yeux qu'il annonce qu'il va les publier dans son journal, ce qui sera chose faite en 1846.

Un an avant cette publication d'une version révisée du mémoire qui lui avait été adressé, et qu'il avait dit avoir égaré, il est vrai comme il avait dit avoir perdu également un peu plus tôt celui d'un autre jeune génie des mathématiques, Niels Abel, Cauchy publiait un article inspiré directement des travaux de Galois. Durant la Terreur, catholique et royaliste au miroir de son double prénom, Augustin-Louis Cauchy s'était caché dans le village d'Arcueil, tout voisin de Bourg-l'Égalité, cherchant à échapper aux révolutionnaires dont Nicolas-Gabriel était alors un des responsables influents.

### Référence

*[Une tradition veut que lorsqu'un normalien meurt, un autre écrive sa notice nécrologique dans l'annuaire de l'École. Ainsi, Aron et Sartre s'étaient promis que le survivant écrirait celle du disparu. L'ENS s'est avisée en 2012 qu'aucune notice d'Evariste Galois n'avait jamais paru, le sort semblant s'acharner sur ce génie malheureux. La chose a donc été réparée :]*

Deheuvets Paul (2012) "Galois (Evariste)", *L'Archicube*, n° 11<sup>bis</sup>, Numéro spécial, février, pp. 73-90 ■